

BERCEUSES BRETONNES

I

LE ROITELET

Mouv! lent, cadencé sur le balancement du berceau.

En diez all o pour men voan bet, Eul la-ouë
na-nic moa pa-ket. Tra-li-la-li Tra-li-
.la-li Tra-li la-li tra-li-la.

En diez all o pourmen voan bet,
Eul laouënanic moa paket.

Tra li la li, tra li la li, tra li la li,
Tra li la.

Pa voa paket, paket e voa,
Ha lakeat er c'hiraou da larda.

Pa voa lardet, lardet e voa,
Clasket ar c'higuer d'he laza.

Ar c'higuer hag e reveillen
A ioue fors var al laouenen.

Lakeat var an daol da laza,
Ha clasket kerdign d'hen staga,

Pa voa lazet voa displuet,
Ha goude se discroc'hennet.

Pa voa displuet, displuet e voa,
Casset d'an Naonet da boeza.

Pa voant poëset, poëset e voant,
Hag e poësent daou lur ha cant.

L'autre jour m'en fus promener.
Un roitelet j'ai attrapé.

Tra li la li, tra li la li, tra li la li,
Tra li la.

Dans l'étable l'ai renfermé,
Avec les bœufs pour l'engraisser.
Et quand l'oiseau fut engraisé,
On a fait venir le boucher.

On a fait venir le boucher (1)
Et ses valets pour le tuer,

De l'étable on l'a retiré,
A l'abattoir on l'a mené.

Or, tous les valets du boucher
Criaient bien fort sur roitelet.

Sur la table l'ont attaché
Pour qu'il ne pût se démener.

Quand il fut tué, ils l'ont plumé,
Puis ensuite l'ont écorché.

Les plum's à Nant's on a porté,
A Nant's afin de les peser.

Dans la balance on a pesé,
Et cent-deux livr's on a trouvé.

1. Il y a en français deux couplets de plus qu'en breton, parce qu'on a voulu rendre dans les couplets 4 et 5 du français, ce qui était dit en breton d'une façon plus concise.

(A l'enfant étonné)

Cousquit aze toutouic-me
Ken savo n'heol e beg ar goue.

Dormez, petit amour, dormez
Jusqu'à c'que l'soleil soit levé.

Recueilli à Lanmeur par M. l'abbé Nédélec, recteur de Trégourez.

ABBÉ J.-M. ABGRALL.

LES TREIZE GRAINS DE BLÉ NOIR

CONTE DE L'ILLE-ET-VILAINE



Il y avait une fois une veuve qui avait un garçon. Après l'avoir élevé de son mieux, la pauvre femme se trouva bientôt à bout de ressources. Il lui en coûtait de se séparer de son fils, mais enfin, un beau jour, surmontant ses répugnances, elle le prit à part et lui dit :

— Mon gars, je vois que nous n'avons plus le moyen de vivre, il faut que tu te mettes en condi-

tion.

— Je veux bien, répondit le gars.

Le travail ne lui faisait pas peur.

La mère se met donc en route et va de village en village et de ferme en ferme quérir une place pour son garçon. Hélas ! la moisson venait d'être faite et les temps étaient durs, les bonnes gens accueillaient avec beaucoup de politesse la pauvre veuve, mais ne lui promettaient rien de certain.

— Repassez l'année prochaine, bonne femme, et nous verrons.

La veuve était toute triste, comme vous pensez. Un jour que, réfléchissant à la cruelle position de son gars, elle avait la figure toute couverte de larmes, voici qu'au carrefour de trois routes, elle rencontre un monsieur tout de noir habillé qui l'aborde et lui dit :

— La mère, qu'avez-vous donc à pleurer ?

— Ah ! mon bon Monsieur, je cherche une « condition » pour mon gars et je n'en trouve point.

— Eh bien ! ma brave femme, répond l'inconnu, si vous voulez